

AVIS
D'UNE MÈRE

SA FILLE.

PAR MME. DE LAMBERT.

À LONDRES :
DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS, GREVILLE-STREET,
HATTON-GARDEN.

POUR A. DULAU ET Co., SOHO-SQUARE.

1799.



1606/2069.

D'UNE MÈRE.

SA FILLE.

PAR MME DE LAMBERT.

À LONDRES :



NOTICE

SUR

LA VIE

DE

MME. DE LAMBERT.

MARIE THÉRÈSE DE MARGURNAT DE
COURCELLE, MARQUISE DE LAMBERT,
née en 1647, étoit fille unique d'un
maître des comptes. Sa mère épousa en
secondes noces le célèbre Bachaumont,
ami de Chapelle, qui s'appliqua à cultiver
les heureuses dispositions qu'il découvroit
dans sa belle-fille, et ses soins furent cou-
ronnés du succès le plus flatteur. Elle
parut avec éclat dans le monde. Devenue

veuve du Marquis de Lambert qu'elle avoit épousé, elle essuya de grands procès où il s'agissoit de toute sa fortune, et elle eut le bonheur de les gagner. Sa maison devint le rendez-vous de la meilleure compagnie de la capitale et des hommes du mérite le plus distingué. L'éducation de ses enfans devint sa principale occupation. Ce fut pour eux qu'elle écrivit les *Avis à son Fils* et les *Avis à sa Fille*. M. de Fénélon leur donna les éloges les plus flatteurs, qui furent confirmés par l'approbation publique. Il s'en fit promptement plusieurs éditions. Ils furent traduits en Anglois et ont toujours été généralement estimés.

Cette dame estimable, après avoir fait les délices de la société par son esprit et ses vertus, mourut à Paris en 1733, dans sa quatre-vingt sixième année, généralement regrettée.

AVIS
D'UNE MÈRE

À
SA FILLE.

ON a dans tous les temps négligé l'éducation des filles; l'on n'a d'attention que pour les hommes, et comme si les femmes étoient une espèce à part, on les abandonne à elles-mêmes sans secours, sans penser qu'elles composent la moitié du monde : qu'on est uni à elles nécessairement par les alliances : qu'elles font le bonheur ou le malheur des hommes, qui toujours sentent le besoin de les avoir raisonnables : que c'est par elles que les

A

maisons s'élèvent ou se détruisent : que l'éducation des enfans leur est confiée dans la première jeunesse, temps où les impressions se font plus vives et plus profondes. Que veut-on qu'elles leur inspirent, puisque dès l'enfance on les abandonne elles-mêmes à des gouvernantes, qui étant prises ordinairement dans le peuple, leur inspirent des sentimens bas, qui réveillent toutes les passions timides, et qui mettent la superstition à la place de la religion ? Il falloit bien plutôt penser à rendre héréditaires certaines vertus, en les faisant passer de la mère aux enfans, qu'à y conserver les biens par des substitutions. Rien n'est donc si mal entendu que l'éducation qu'on donne aux jeunes personnes ; on les destine à plaire ; on ne leur donne des leçons que pour les agrémens ; on fortifie leur amour-propre : on les livre à la mollesse, au monde et aux fausses opinions : on ne leur donne jamais de leçons de vertu ni de force ; il y a une injustice, ou plutôt une folie à croire

qu'une pareille éducation ne tourne pas contre elles.

2. Il ne suffit pas, ma fille, pour être estimable, de s'assujettir extérieurement aux bienséances; ce sont les sentimens qui forment le caractère, qui conduisent l'esprit, qui gouvernent la volonté, qui répondent de la réalité et de la durée de toutes nos vertus. Quel sera le principe de ces sentimens? la religion; quand elle sera gravée dans notre cœur, alors toutes les vertus couleront de cette source; tous les devoirs se rangeront chacun dans leur ordre. Ce n'est pas assez pour la conduite des jeunes personnes, que de les obliger à faire leur devoir; il faut le leur faire aimer: l'autorité est le tyran de l'extérieur, qui n'assujettit point le dedans. Quand on prescrit une conduite, il faut en montrer les raisons et les motifs, et donner du goût pour ce que l'on conseille.

Nous avons tant d'intérêt à pratiquer la vertu, que nous ne devons jamais la

regarder comme notre ennemie, mais comme la source du bonheur, de la gloire et de la paix.

Vous arrivez dans le monde ; venez-y, ma fille, avec des principes ; vous ne sauriez trop vous fortifier contre ce qui vous attend ; apportez-y toute votre religion : nourrissez-la dans votre cœur par des sentimens : soutenez-la dans votre esprit par des réflexions et par des lectures convenables.

Rien n'est plus heureux et plus nécessaire, que de conserver un sentiment qui nous fait aimer et espérer, qui nous donne un avenir agréable, qui accorde tous les temps, qui assure tous les devoirs, qui répond de nous à nous-mêmes, et qui est notre garant envers les autres. De quel secours la religion ne vous sera-t-elle pas contre les disgrâces qui vous menacent ? car un certain nombre de malheurs vous est destiné. Un ancien disoit, " qu'il " s'enveloppoit du manteau de sa vertu ; " enveloppez-vous de celui de votre religion ; elle vous sera d'un grand secours

contre les foiblesses de la jeunesse, et un asile assuré dans un âge plus avancé.

Les femmes, qui n'ont nourri leur esprit que des maximes du siècle, tombent dans un grand vide en avançant dans l'âge : le monde les quitte, et leur raison leur ordonne aussi de le quitter : à quoi se prendre ? le passé nous fournit des regrets ; le présent des chagrins, et l'avenir des craintes. La religion seule calme tout, et console de tout ; en vous unissant à Dieu, elle vous réconcilie avec le monde et avec vous-même.

3. Une jeune personne, qui entre dans le monde, a une haute idée du bonheur qu'il lui prépare : elle cherche à la remplir ; c'est la source de ses inquiétudes : elle court après son idée, elle espère un bonheur parfait ; c'est ce qui fait la légèreté et l'inconstance.

Les plaisirs du monde sont trompeurs ; ils promettent plus qu'ils ne donnent ; ils nous inquiètent dans leur recherche, ne nous satisfont point dans leur possession, et nous désespèrent dans leur perte.

4. Pour fixer vos désirs, pensez que vous ne trouverez point hors de vous de bonheur solide ni durable. Les honneurs et les richesses ne se font point sentir long-temps ; leur possession donne de nouveaux désirs, l'habitude aux plaisirs les fait disparoître. Avant que de les avoir goûtés, vous pouvez vous en passer : au lieu que la possession vous a rendu nécessaire ce qui étoit superflu : vous êtes plus mal à votre aise que vous n'étiez devant ; en les possédant, vous vous y accoutumez, et en les perdant, ils vous laissent du vide et du besoin. Ce qui se fait sentir, c'est le passage d'un état à un autre : c'est l'intervalle d'un temps malheureux à un temps heureux. Dès que l'habitude est formée, le sentiment du plaisir s'évanouit. On y gagneroit, si on pouvoit tout d'un coup tirer de sa raison, tout ce qu'il faut pour son bonheur ; l'expérience nous renvoie à nous-mêmes ; épargnez-vous ce qu'elle coûte, et dites-vous de bonne heure, d'une manière ferme et qui vous fixe : " La vraie félicité est

“ dans la paix de l'âme, dans la raison,
 “ dans l'accomplissement de nos devoirs.”
 Ne nous croyons heureuses, ma fille,
 que lorsque nous sentirons nos plaisirs
 naître du fond de notre âme.

Ces réflexions sont trop fortes pour une
 jeune personne, et regardent un âge plus
 avancé ; cependant je vous en crois ca-
 pable : mais de plus c'est moi qui m'ins-
 truis. Nous ne pouvons graver trop
 profondément en nous des préceptes de
 sagesse : la trace qu'ils font est toujours
 légère ; mais il faut convenir que ceux
 qui s'occupent des réflexions, et qui se
 remplissent le cœur de principes, sont
 plus près de la vertu, que ceux qui les
 rejettent. Si nous sommes assez malheu-
 reuses pour manquer à notre devoir, au
 moins faut-il l'aimer : faisons-nous donc,
 ma fille, de ces préceptes une aide con-
 tinuelle pour la vertu.

5. Il y a, dit-on, deux préjugés aux-
 quels il faut obéir : la religion et l'hon-
 neur. C'est mal parler que de traiter la
 religion de préjugé : le préjugé est une

opinion qui peut servir à l'erreur comme à la vérité ; ce terme ne doit s'appliquer qu'aux choses incertaines ; et la religion ne l'est pas.

Quoique l'honneur soit l'ouvrage des hommes, rien n'est plus réel que les maux que souffrent ceux qui ont voulu s'y dérober ; il seroit dangereux de se révolter, il faut même travailler à fortifier ce sentiment, puisqu'il doit régler votre vie, et que rien n'est plus contraire au repos, et ne nous donne une conduite plus incertaine, que de penser d'une façon, et d'agir d'une autre. Donnez-vous, autant que vous pourrez, les sentimens de la conduite qu'il faut garder ; fortifiez donc ce préjugé de l'honneur, et que votre délicatesse le porte jusqu'au scrupule.

6. Ne vous relâchez point sur ces principes : ne regardez pas la vertu des femmes comme une vertu ordonnée par l'usage : ne vous accoutumez pas à croire qu'il suffit de se dérober aux yeux du monde, pour payer le tribut que vous devez à vos obligations. Vous avez deux

tribunaux inévitables, devant lesquels vous devez passer ; la conscience, et le monde : vous pouvez échapper au monde ; mais vous n'échapperez pas à la conscience. Vous vous devez à vous-même le témoignage que vous êtes une honnête personne ; il ne faut pourtant pas abandonner l'approbation publique, parce que, du mépris de la réputation, naît le mépris de la vertu.

Quand vous aurez quelque usage du monde, vous connoîtrez qu'il n'est pas nécessaire d'être menacée par les lois, pour vous contenir dans votre devoir ; l'exemple de celles qui se sont relâchées, les malheurs qui les ont suivi de si près, suffiroient pour arrêter le penchant le plus rapide ; car il n'y a pas une femme galante, qui, si elle veut être sincère, ne vous avoue que c'est le plus grand malheur du monde que de s'être oubliée.

7. La honte est un sentiment dont on peut tirer de grands avantages en la ménageant bien ; je ne parle point de la mauvaise honte qui ne fait que troubler

notre repos, sans tourner au profit de nos mœurs ; je veux dire celle qui nous détourne du mal par la crainte du déshonneur : il faut l'avouer, cette honte est quelquefois le plus fidèle gardien de la vertu des femmes : très-peu sont vertueuses pour la vertu même.

8. Il y a de grandes vertus, qui, portées à un certain degré, font pardonner bien des défauts : la suprême valeur dans les hommes, et l'extrême pudeur dans les femmes. On pardonnoit tout à Agrippine, femme de Germanicus, en faveur de sa chasteté : cette princesse étoit ambitieuse et hautaine ; mais, dit Tacite, " toutes ses passions étoient consacrées par sa chasteté."

Si vous êtes sensible et délicate sur la réputation, si vous craignez d'être attaquée sur les vertus essentielles, il y a un moyen sûr pour calmer vos craintes, et pour contenter votre délicatesse ; c'est d'être vertueuse. Ne songez qu'à épurer vos sentimens : qu'ils soient raisonnables et pleins d'honneur : songez à être con-

tente de vous-même ; c'est un revenu de plaisirs certains, et vous aurez encore la louange et la bonne réputation : de plus, ayez de vraies vertus, vous trouverez assez d'approbateurs.

9. Les vertus d'éclat ne sont point le partage des femmes ; mais bien les vertus simples et paisibles. La renommée ne se charge point de nous. Un ancien dit, " que les grandes vertus sont pour les hommes ;" il ne donne aux femmes que le seul mérite d'être inconnues, " et ce ne sont point celles," dit-il, " qu'on loue le plus qui sont les mieux louées, " mais celles dont on ne parle point." La pensée me paroît fausse ; mais pour réduire cette maxime en conduite, je crois qu'il faut éviter le monde et l'éclat, qu'ils prennent toujours sur la pudeur, et se contenter d'être à soi-même son propre spectateur.

10. Les vertus des femmes sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez soi ; ne régler que

soi et sa famille, être simple, juste et modeste; vertus pénibles, parce qu'elles sont obscures. Il faut avoir bien du mérite pour fuir l'éclat, et bien du courage pour consentir à n'être vertueuse qu'à ses propres yeux. La grandeur et la réputation sont des soutiens à notre faiblesse: c'en est une que de vouloir se distinguer et s'élever. L'âme se repose dans l'approbation publique, et la vraie gloire consiste à s'en passer. Qu'elle n'entre donc pas dans les motifs de vos actions; c'est bien assez qu'elle en soit la récompense.

11. Il faut, ma fille, être persuadée que la perfection et le bonheur se tiennent: que vous ne serez heureuse que par la vertu, et presque jamais malheureuse que par le dérèglement. Que chacun s'examine à la rigueur, il trouvera qu'il n'a jamais eu de douleur vive, qu'il n'y ait donné lieu par quelque défaut, ou par le manque de quelque vertu. Le chagrin suit toujours la perte de l'innocence; mais il y a à la suite de la vertu un
sentiment

sentiment de douceur, qui paye comptant ceux qui lui sont fidèles.

12. Ne croyez pourtant pas que votre seule vertu soit la pudeur ; il y a bien des femmes qui n'en connoissent point d'autre, et qui se persuadent qu'elle les acquitte de tous les devoirs de la société : elles se croient en droit de manquer à tout le reste, et d'être impunément orgueilleuses et médisantes. Anne de Bretagne, princesse impérieuse et superbe, faisoit souffrir Louis XII, et ce bon prince disoit souvent, en lui cédant : " Il faut bien " payer la chasteté des femmes." Ne faites point payer la vôtre ; songez au contraire, que c'est une vertu qui ne regarde que vous, et qui perd son plus grand lustre si les autres ne l'accompagnent.

13. Il faut avoir une pudeur tendre ; le désordre intérieur passe du cœur à la bouche, et c'est ce qui fait les discours déréglés. Les passions même les plus vives ont besoin de la pudeur pour se

montrer sous une forme séduisante : elle doit se répandre sur toutes vos actions ; elle doit parer et embellir toute votre personne.

On dit que Jupiter, en formant les passions, leur donna à chacune sa demeure ; la pudeur fut oubliée, et quand elle se présenta, on ne savoit plus où la placer ; on lui permit de se mêler avec toutes les autres. Depuis ce temps-là, elle en est inséparable ; elle est amie de la vérité, et trahit le mensonge qui ose l'attaquer ; elle est liée et unie particulièrement avec l'amour ; elle l'accompagne toujours, et souvent elle l'annonce et le décèle : enfin l'amour perd ses charmes, dès qu'il est sans elle : c'est un grand lustre à une jeune personne que la pudeur.

14. Que votre première parure soit donc la modestie : elle a de grands avantages, elle augmente la beauté, et sert de voile à la laideur : la modestie est le supplément de la beauté. Le grand malheur de la laideur, c'est qu'elle éteint et qu'elle ensevelit le mérite des femmes ; on ne va

point chercher dans une figure disgraciée les qualités de l'esprit et du cœur : c'est une grande affaire, quand il faut que le mérite se fasse jour au travers d'un extérieur désagréable.

15. Vous n'êtes pas née sans agrémens, mais vous n'êtes pas une beauté ; cela vous oblige à faire provision de mérite ; on ne vous fera grâce sur rien. La beauté a de grands avantages. Un ancien dit, " que c'est une courte tyrannie, et le " premier privilège de la nature ; que les " belles personnes portent sur leur front " des lettres de recommandation." La beauté inspire un sentiment de douceur qui prévient. Si vous n'avez point ces avances, on vous jugera à la rigueur. Qu'il n'y ait donc rien dans votre air, ni dans vos manières, qui fasse sentir que vous vous ignorez ; l'air de confiance révolte dans une figure médiocre. Que rien ne sente l'art, ni dans vos discours, ni dans vos ajustemens, ou qu'il soit difficile-

nient aperçu : l'art le plus délicat ne se fait point sentir.

16. Il ne faut pas négliger les talens ni les agrémens, puisque les femmes sont destinées à plaire ; mais il faut bien plus penser à se donner un mérite solide, qu'à s'occuper de choses frivoles. Rien n'est plus court que le règne de la beauté : rien n'est plus triste que la suite de la vie des femmes qui n'ont su qu'être belles. Si l'on a commencé à s'attacher à vous par les agrémens, ramenez tout à l'amitié, et faites qu'on y demeure par le mérite.

17. Il est difficile de donner des règles certaines pour plaire. Les grâces sans mérite ne plaisent pas long-temps : et le mérite sans grâces peut se faire estimer sans toucher : il faut donc que les femmes aient un mérite aimable, et qu'elles joignent les grâces aux vertus. Je ne borne pas simplement le mérite des femmes à la pudeur ; je lui donne plus d'étendue. Une honnête femme a les vertus des hommes, l'amitié, la probité, la fidé-

dité à ses devoirs : une femme aimable doit avoir non-seulement les grâces extérieures, mais les grâces du cœur et des sentimens. Rien n'est si difficile que de plaire sans une attention qui semble tenir à la coquetterie. C'est plus par leurs défauts, que par leurs bonnes qualités, que les femmes plaisent aux gens du monde : ils veulent profiter des foiblesses des personnes aimables ; ils ne feroient rien de leurs vertus. Ils n'aiment point à estimer, ils aiment mieux être amusés par des personnes peu estimables, que d'être forcés d'admirer des personnes vertueuses.

18. Il faut connoître le cœur humain quand on veut plaire : les hommes sont bien plus touchés du nouveau, que de l'excellent ; mais cette fleur de nouveauté dure peu : ce qui plaisoit comme nouveau, déplaît bientôt comme commun. Pour occuper ce goût par la nouveauté, il faut avoir en soi bien des ressources, et des sortes de mérites ; il ne faut pas se fixer aux seuls agrémens ; il faut présenter à l'esprit une variété de grâces et de mé-

rites, pour soutenir les sentimens, et faire jouir dans le même objet de tous les plaisirs de l'inconstance.

19. Les filles naissent avec un désir violent de plaire ; comme elles trouvent fermés les chemins qui conduisent à la gloire et à l'autorité, elles prennent une autre route pour y arriver, et se dédommager par les agrémens. La beauté trompe la personne qui la possède ; elle enivre l'âme : cependant faites attention qu'il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme et une qui ne l'est plus. Surmontez cette envie excessive de plaire, du moins ne la montrez pas. Il faut mettre des bornes aux ajustemens, et ne s'en pas occuper : les véritables grâces ne dépendent pas d'une parure trop recherchée, il faut satisfaire à la mode comme à une servitude fâcheuse, et ne lui donner que ce qu'on ne peut lui refuser. La mode seroit raisonnable, si elle pouvoit se fixer à la perfection, à la commodité et à la bonne grâce ; mais changer toujours, c'est in-

constance, plutôt que politesse et bon goût.

Le bon goût rejette la délicatesse excessive : il traite les petites choses, de petites, et n'en est point occupé. La propreté est un agrément, et tient son rang dans l'ordre des choses gracieuses ; mais elle devient petitesse dès qu'elle est outrée : il est d'un meilleur esprit de se négliger sur les choses peu importantes, que de s'y rendre trop délicate.

20. Les jeunes personnes sont sujettes à s'ennuyer ; comme elles ignorent tout, elles courent avec inquiétude vers les objets sensibles ; l'ennui est pourtant le moindre des maux qu'elles aient à craindre. Les joies excessives ne sont point à la suite des vertus : tout ce qui s'appelle plaisir vif, est danger. Quand on seroit assez retenu pour ne point blesser les bienséances, et pour demeurer dans les bornes prescrites à la pudeur, dès que le plaisir du cœur s'est fait sentir, il répand dans l'âme je ne sais quelle douceur, qui donne du dégoût pour tout ce qui s'ap-

pelle vertu ; il vous arrête et vous ralentit sur vos devoirs : une jeune personne ne voit pas les suites de ce poison, dont le moindre effet est de troubler le repos de la vie, de gâter le goût, et de rendre insipides tous les plaisirs simples. Quand on établit une personne assez heureuse pour n'avoir pas le cœur touché, (comme il y a en nous un sentiment qui cherche à s'unir, et que ce sentiment n'a point été employé), elle se porte et se donne naturellement à la personne qu'on lui destine.

21. Soyez retenue sur les spectacles. Il n'y a point de dignité à se montrer toujours : il est, de plus, difficile que l'exacte pudeur se conserve avec l'extrême dissipation : ce n'est pas connoître ses intérêts. Si vous avez de la beauté, il ne faut pas user le goût du public en vous montrant toujours ; il faut encore être plus retenue, si vous êtes sans grâces : d'ailleurs le grand usage des spectacles affoiblit le goût.

Quand vous ne vivez que pour les plaisirs et qu'ils vous quittent, ou parce que

vosre goût cesse, ou parce que vosre raison vous les défend, l'âme tombe dans un grand vide. Si vous voulez donc faire durer vos plaisirs et vos amusemens, ne les faites servir que de délassemens à des occupations plus sérieuses. Soyez en société avec vosre raison, et que l'absence des plaisirs ne vous laisse ni vide, ni besoin.

Il faut donc ménager ses goûts ; nous ne tenons à la vie que par eux : c'est l'innocence qui les conserve ; c'est le dérèglement qui les corrompt.

22. Quand nous avons le cœur sain, nous tirons parti de tout, et tout se tourne en plaisirs. Nous approchons des plaisirs avec un goût de malade ; souvent nous croyons être délicats, que nous ne sommes que dégoûtés. Quand on ne s'est pas gâté l'esprit et le cœur par les sentimens qui séduisent l'imagination, ni par aucune passion ardente, la joie se trouve aisément ; la santé et l'innocence en sont les vraies sources : mais dès qu'on a eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs

vifs, on devient insensible aux plaisirs modérés. On se gâte le goût par les divertissemens; on s'accoutume tellement aux plaisirs ardens, qu'on ne peut se rabattre sur les simples.

Il faut craindre ces grands ébranlemens de l'âme, qui préparent l'ennui et le dégoût; ils sont plus à redouter pour les jeunes personnes qui résistent moins à ce qu'elles sentent. " La tempérance," disoit un ancien, " est la meilleure ouvrière de la volupté." Avec cette tempérance qui fait la santé de l'âme et du corps, on a toujours une joie douce et égale; on n'a besoin ni de spectacles ni de dépenses; une lecture, un ouvrage, une conversation, font sentir une joie plus pure que l'appareil des plus grands plaisirs. Enfin les plaisirs innocens sont d'un meilleur usage, ils sont toujours prêts: ils sont bienfaisans, ils ne se font point acheter trop cher. Les autres flattent, mais ils nuisent; le tempérament de l'âme s'altère et se gâte, comme celui du corps.

23. Mettez de la règle dans toutes vos vues, et dans toutes vos actions : il seroit heureux de n'avoir jamais à compter avec sa fortune ; mais comme la vôtre est bornée, elle vous assujettit à la règle ; soyez retenue sur la dépense : si vous n'y apportez de la modération, vous verrez bientôt le désordre dans vos affaires ; dès que vous n'avez plus d'économie, vous ne pouvez répondre de rien. X

Le faste entraîne la ruine ; la ruine est presque toujours suivie de la corruption des mœurs ; mais pour être réglée, il ne faut pas être avare : songez que l'avarice profite peu, et déshonore beaucoup. On ne doit chercher dans une conduite réglée, qu'à éviter la honte et l'injustice attachée à une conduite déréglée : il ne faut retrancher les dépenses superflues, que pour être en état de faire mieux celles que la bienséance, l'amitié et la charité inspirent.

C'est le bon ordre, et non l'attention aux petites choses, qui fait les grands profits. Pline, en renvoyant à son ami une

obligation considérable qu'il avoit de son père, avec une quittance générale, lui dit : " J'ai peu de bien : je suis obligé à
 " beaucoup de dépense ; mais je me suis
 " fait un fonds de ma frugalité ; et c'est
 " d'où je tire les services que je rends à
 " mes amis." Prenez sur vos goûts et sur vos plaisirs, pour avoir de quoi satisfaire aux sentimens de générosité, que toute personne qui a le cœur bien fait doit avoir.

N'écoutez pas les besoins de la vanité. *Il faut être, dit-on, comme les autres ; ce comme-là s'étend bien loin.* Ayez une émulation plus noble : ne souffrez pas que personne ait plus d'honneur, de probité et de droiture que vous. Sentez le besoin de la vertu : la pauvreté de l'âme est pire que celle de la fortune.

24. Pendant que vous êtes jeune, formez votre réputation : augmentez votre crédit : arrangez vos affaires ; dans un autre âge, vous auriez plus de peine. Charles-Quint disoit, que *la fortune aimoit les*
jeunes

jeunes gens. Dans la jeunesse, tout vous aide, tout s'offre à vous ; les jeunes personnes dominant sans y penser : dans un âge plus avancé, vous n'êtes secourue de rien : vous n'avez plus en vous ce charme séduisant qui se répand sur tout : vous n'avez plus pour vous que la raison et la vérité, qui ordinairement ne gouvernent pas le monde.

Vous allez, disoit Montagne aux jeunes gens, *vers la réputation, vers le crédit, et moi, j'en reviens.* Quand vous n'êtes plus jeune, il ne vous reste d'acquisition à faire que sur les vertus. Dans toutes vos entreprises, et dans toutes vos actions, tendez au plus parfait : ne faites aucun projet, ne commencez rien sans vous dire à vous-même : ne pourrois-je pas mieux faire ? Insensiblement vous acquerrez une habitude de justice et de vertu, qui vous en rendra la pratique plus aisée. Faites ce que Sénèque conseilloit à son ami Lucile : " Choisissez," lui disoit-il, " parmi
" les grands hommes, celui qui vous pa-

" roitra le plus respectable : ne faites rien
 " qu'en sa présence : rendez-lui compte
 " de toutes vos actions." Heureux celui
 qui est assez estimé pour être choisi !
 Cela est d'autant plus aisé, que les jeunes
 gens ont une disposition naturelle à l'imi-
 tation. On hasarde moins quand on
 choisit les modèles dans l'antiquité, parce
 qu'ordinairement on ne vous y présente
 que de grands exemples. Dans les mo-
 dernes, cela peut avoir ses inconvéniens ;
 rarement les copies réussissent : il y a
 long-temps que l'on a dit que toute copie
 doit trembler devant son original ; on ne
 le suit jamais que de loin : cela vous ôte
 le caractère naturel, qui d'ordinaire est le
 plus vrai et le plus simple. Vous vous
 relâchez quand vous vous fixez à un mo-
 dèle ; de plus, une partie de nos défauts
 vient de l'imitation. Apprenez donc à
 vous craindre et à vous respecter vous-
 même : que votre délicatesse soit votre
 propre censeur.

23. Songez à vous rendre heureuse dans
 votre état ; mettez tout à profit, mille

biens vous échappent faute d'application : nous ne sommes heureux que par l'attention, et que par comparaison.

Plus vous avez d'habileté, plus vous tirez de votre état, et plus vous étendez vos plaisirs. Ce n'est pas la possession qui nous rend heureux, c'est la jouissance, et la jouissance est dans l'attention.

Si l'on savoit se renfermer dans son état, on ne seroit ni ambitieux, ni envieux, et tout seroit en paix : mais nous ne vivons point assez dans le présent, nos désirs et nos espérances nous portent sans cesse vers l'avenir.

Il y a deux sortes de fous dans le monde ; les uns vivent toujours dans l'avenir, et ne se soutiennent que d'espérances ; et comme ils ne sont pas assez sages pour compter juste avec elles, ils passent leur vie en mécompte. Les personnes raisonnables ne s'occupent que de désirs à leur portée ; souvent elles ne sont point trompées : quand elles le seroient, elles s'en consoleroient, elles ont

tiré de l'ignorance et de l'erreur tout le bien qu'elles en pouvoient tirer, qui est le plaisir d'espérer. Elles savent de plus que le goût des biens finit, ou par la possession, ou par l'impossibilité d'obtenir la chose désirée : avec ces réflexions, les personnes sages se calment. Il y a une espèce de fous qui tirent trop du présent, et abandonnent l'avenir : ils ruinent leur fortune, leur réputation et leur goût, en ne les ménageant pas assez. Ceux qui sont raisonnables, joignent les deux temps : ils jouissent du présent, et n'abandonnent point l'avenir.

26. C'est un devoir, ma fille, que d'employer le temps : quel usage en faisons-nous ? Peu de gens savent l'estimer selon sa juste valeur. “ Rendez-vous compte,” dit un ancien, “ de toutes vos heures, “ afin qu'ayant profité du présent, vous “ ayez moins besoin de l'avenir.” Le temps fuit avec rapidité : apprenez à vivre, c'est-à-dire, à en faire un bon usage ; mais la vie se consomme en espérances vaines, à courir après la fortune,

on à l'attendre. Tous les hommes sentent le vide de leur état ; toujours occupés, sans être remplis. Songez que la vie n'est pas dans l'espace du temps, mais dans l'emploi que vous en devez faire : pensez que vous avez un esprit à cultiver et à nourrir de la vérité, un cœur à épurer et à conduire, et un culte de religion à rendre.

Comme les premières années sont précieuses, songez, ma fille, à en faire un usage utile. Pendant que les caractères s'impriment aisément, ornez votre mémoire des choses précieuses : pensez que vous faites la provision de toute votre vie. La mémoire se forme et s'étend en l'exerçant.

27. N'éteignez point en vous le sentiment de curiosité ; il faut seulement le conduire, et lui donner un bon objet. La curiosité est une connoissance commencée, qui vous fait aller plus loin et plus vite dans le chemin de la vérité ; c'est un penchant de la nature qui va au

devant de l'instruction, il ne faut pas l'arrêter par l'oisiveté et la mollesse.

Il est bon que les jeunes personnes s'occupent de sciences solides ; l'histoire Grecque et Romaine élève l'âme, nourrit le courage par les grandes actions qu'on y voit : il faut savoir l'histoire de France ; il n'est pas permis d'ignorer l'histoire de son pays. Je ne blâmerois pas même un peu de philosophie, surtout de la nouvelle*, si on en est capable : elle vous met de la précision dans l'esprit, démêle vos idées, et vous apprend à penser juste. Je voudrois aussi de la morale ; à force de lire Cicéron, Plinè et les autres, on prend du goût pour la vertu ; il se fait une impression insensible qui tourne au profit des mœurs. La pente aux vices se corrige par l'exemple de tant de vertus, et rarement trouverez-vous un mauvais naturel avoir du goût pour ces sortes de lectures. On n'aime point à voir ce qui nous accuse et ce qui nous condamne toujours.

Pour les langues, quoiqu'une femme doive se contenter de parler celle de son pays, je ne m'opposerois pas à l'inclination que l'on pourroit avoir pour le Latin; c'est la langue de l'église : elle vous ouvre la porte à toutes les sciences : elle vous met en société avec ce qu'il y a de meilleur dans tous les siècles. Les femmes apprennent volontiers l'Italien qui me paroît dangereux : c'est la langue de l'amour, les auteurs Italiens sont peu châtiés : il règne dans leurs ouvrages un jeu de mots, une imagination sans règle, qui s'oppose à la justesse de l'esprit.

La poésie peut avoir des inconvéniens ; j'aurois pourtant peine à interdire la lecture des belles tragédies de Corneille ; mais souvent les meilleures vous donnent des leçons de vertu, et vous laissent l'impression du vice.

La lecture des romans est plus dangereuse : je ne voudrois pas que l'on en fît un grand usage, ils mettent du faux dans l'esprit. Le roman, n'étant jamais pris sur le vrai, allume l'imagination, af-

foiblit la pudeur, met le désordre dans le cœur, et, pour peu qu'une jeune personne ait de la disposition à la tendresse, hâte et précipite son penchant. Il ne faut point augmenter le charme, ni l'illusion de l'amour : plus il est adouci, plus il est modeste, et plus il est dangereux. Je ne voudrois point les défendre ; toutes défenses blessent la liberté, et augmentent le désir ; mais il faut, autant qu'on peut, s'accoutumer à des lectures solides, qui ornent l'esprit et fortifient le cœur : on ne peut trop éviter celles qui laissent des impressions difficiles à effacer.

28. Modérez votre goût pour les sciences extraordinaires ; elles sont dangereuses, et elles ne donnent ordinairement que beaucoup d'orgueil ; elles démontent les ressorts de l'âme. Si vous avez une imagination vaste, vive et agissante, et une curiosité que rien ne puisse arrêter, il vaut mieux occuper ces dispositions aux sciences, que de hasarder qu'elles se tournent au profit des passions : mais songez que les filles doivent avoir sur les

sciences une pudeur presque aussi tendre que sur les vices.

Soyez donc en garde contre le goût du bel esprit : ne vous amusez point à courir après des sciences vaines, et après celles qui sont au-dessus de votre portée. Notre âme a bien plus de quoi jouir, qu'elle n'a de quoi connoître : nous avons les lumières propres et nécessaires à notre bien-être ; mais nous ne voulons pas nous en tenir là : nous courons après des vérités qui ne sont pas faites pour nous.

Avant que de nous engager à des recherches qui sont au-dessus de nos connoissances, il faudroit savoir quelle étendue peuvent avoir nos lumières ; quelle règle il faut avoir pour déterminer notre persuasion : apprendre à séparer l'opinion de la connoissance, et avoir la force de douter, quand nous ne voyons rien clairement, et le courage d'ignorer ce qui nous passe.

Pour arrêter la hardiesse de l'esprit, et pour diminuer la confiance, songeons que les deux principes de toutes nos connois-

sances, la raison et les sens, manquent de sincérité, et nous abusent. Les sens surprennent la raison, et la raison les trompe à son tour : voilà nos deux guides, qui tous deux nous égarent. Ces réflexions dégoûtent des sciences abstraites : employons donc le temps en connoissances utiles.

29. Il faut qu'une jeune personne ait de la docilité, peu de confiance en soi-même ; mais aussi ne faut-il pas pousser cette docilité trop loin. En fait de religion, il faut céder aux autorités : mais sur tout autre sujet, il ne faut recevoir que celle de la raison et de l'évidence. En donnant trop d'étendue à la docilité, vous prenez sur les droits de la raison, vous ne faites plus d'usage de vos propres lumières qui s'affoiblissent. C'est donner des bornes trop étroites à vos idées, que de les renfermer dans celles d'autrui. Le témoignage des hommes ne peut avoir créance, qu'à proportion du degré de certitude qu'ils se sont acquis en s'instruisant des faits. Il n'y a point de pres-

cription contre la vérité : elle est pour toutes les personnes, et de tous les temps. Enfin, comme dit un grand homme, " pour être chrétien, il faut croire aveuglément, et pour être sage, il faut voir évidemment."

30. Accoutumez-vous à exercer votre esprit, et à en faire usage plus que de votre mémoire. Nous nous remplissons la tête d'idées étrangères, et nous ne tirons rien de notre propre fonds. Nous croyons avoir beaucoup avancé, quand nous nous chargeons la mémoire d'histoires et de faits ; cela ne contribue guère à la perfection de l'esprit. Il faut s'accoutumer à penser : l'esprit s'étend et augmente par l'exercice, peu de personnes en font usage, c'est chez nous un talent qui se repose, que de savoir penser.

Les faits historiques, ni les opinions des philosophes ne vous défendront pas contre un malheur pressant : vous ne vous en trouverez pas plus forte. Vous arrive-t-il une affliction, vous avez re-

cours à Sénèque et à Epictète. Est-ce à leur raison à vous consoler ? N'est-ce pas à la vôtre à faire sa charge ? Servez-vous de votre propre bien ; faites des provisions dans le temps calme, pour le temps d'affliction qui vous attend ; vous serez bien plus soutenue par votre propre raison, que par celle des autres.

31. Si vous pouvez régler votre imagination, et la rendre soumise à la vérité et à la raison, ce sera une grande avance pour votre perfection et pour votre bonheur. Les femmes sont ordinairement gouvernées par leur imagination ; comme on ne les occupe à rien de solide, et qu'elles ne sont, dans la suite de leur vie, chargées ni du soin de leur fortune, ni de la conduite de leurs affaires, elles ne sont livrées qu'à leurs plaisirs. Spectacles, habits, romans et sentimens, tout cela est de l'empire de l'imagination. Je sais qu'en la réglant, vous prenez sur les plaisirs : c'est elle qui en est la source, et qui met, dans les choses qui plaisent, le charme

charme et l'illusion qui en font tout l'agrément ; mais pour un plaisir de sa façon, quels maux ne vous fait-elle point ? Elle est toujours entre la vérité et vous : la raison n'ose se montrer où règne l'imagination. Nous ne voyons que comme il lui plaît : les gens qu'elle gouverne savent ce qu'elle fait souffrir. Ce seroit un heureux traité à faire avec elle, que de lui rendre ses plaisirs, à condition qu'elle ne vous feroit point sentir ses peines : enfin rien n'est plus opposé au bonheur, qu'une imagination délicate, vive et trop allumée.

Donnez-vous une véritable idée des choses : ne jugez point comme le peuple : ne cédez point à l'opinion : relevez-vous des préjugés de l'enfance. Quand il vous arrive quelque chagrin, tenez la méthode suivante, je m'en suis bien trouvée. Examinez ce qui fait votre peine, écarter tout le faux qui l'entoure, et tous les ajoutés de l'imagination, et vous verrez que souvent ce n'est rien, et qu'il y a

bien à rabattre. N'estimez les choses que ce qu'elles valent. Nous avons bien plus à nous plaindre des fausses opinions que de la fortune : ce ne sont pas souvent les choses qui nous blessent, c'est l'opinion que nous en avons.

32. Il faut, pour être heureuse, penser sainement. On doit un grand respect aux opinions communes, quand elles regardent la religion : mais on doit penser bien différemment du peuple sur ce qui s'appelle morale et bonheur de la vie. J'appelle peuple, tout ce qui pense basement et communément ; la cour en est remplie : le monde ne parle que de fortune et de crédit ; on n'entend que, " suivez votre route, hâtez-vous d'avancer ; " et la sagesse dit, " rabattez-vous aux choses simples : choisissez une vie obscure, mais tranquille ; dérobez-vous au tumulte, fuyez la foule. " La récompense de la vertu n'est pas toute dans la renommée, elle est dans le témoignage de votre propre conscience. Une grande vertu ne

peut-elle pas vous consoler de la perte d'un peu de gloire ?

Apprenez que la plus grande science est de savoir être en soi. " J'ai appris," disoit un ancien, " à être mon ami, ainsi " je ne serai jamais seul." Il faut vous ménager des ressources contre les chagrins de la vie, et des équivalens aux biens sur lesquels vous aviez compté. Assurez-vous une retraite, un asile en vous-même, vous pourrez toujours revenir à vous et vous trouver : le monde, vous étant moins nécessaire, aura moins de prise sur vous. Quand vous ne tenez pas à vous par des goûts solides, vous tenez à tout.

Faites usage de la solitude ; rien n'est plus utile, ni plus nécessaire pour affaiblir l'impression que font sur nous les objets sensibles. Il faut donc de temps en temps se retirer du monde, se mettre à part : ayez quelques heures dans la journée pour lire, et pour faire usage de vos réflexions. " La réflexion," dit un père de l'église, " est l'œil de l'âme ; c'est par

" elle que s'introduisent la lumière et la
 " vérité. Je le menerai dans la solitude,
 " dit la sagesse, et là je parlerai à son
 " cœur ;" c'est là où la vérité donne ses
 leçons, où les préjugés s'évanouissent, où
 la prévention s'affoiblit, et où l'opinion,
 qui gouverne tout, commence à perdre
 ses droits. Quand on jette la vue sur
 l'inutilité, sur le vide de la vie, on est
 forcé de dire avec Pline : " Il vaut mieux
 " passer sa vie à ne rien faire, qu'à faire
 " des riens".

Je vous l'ai déjà dit, ma fille, le bon-
 heur est dans la paix de l'âme ; vous ne
 pourrez jouir des plaisirs de l'esprit sans
 la santé de l'esprit : tout est presque
 plaisir pour un esprit sain. Pour vivre
 avec tranquillité, voici les règles qu'il faut
 suivre. La première, de ne se pas livrer
 aux choses qui plaisent, de ne faire que
 s'y prêter ; de n'attendre pas trop des
 hommes, de peur de décompter ; d'être
 son premier ami à soi-même. La soli-
 tude aussi assure la tranquillité, et est

amie de la sagesse ; c'est au dedans de nous qu'habitent la paix et la vérité. Fuyez le grand monde, il n'y a point de sûreté ; il y a toujours quelque sentiment qu'on avoit affoibli, qui se réveille : on ne trouve que trop de gens qui favorisent le dérèglement ; plus il y a de monde, et plus les passions acquièrent d'autorité ; il est difficile de résister à l'effort du vice, qui vient si bien accompagné ; enfin on en revient plus foible, moins modeste, plus injuste, pour avoir été parmi les hommes. Le monde communique son venin aux âmes tendres. Il faut de plus fermer toutes les avenues aux passions ; il est plus aisé de les prévenir que de les vaincre ; et quand on seroit assez heureux pour les bannir, dès qu'elles se sont fait sentir, elles font bien payer leur séjour. On ne peut refuser à la nature les premiers mouvemens ; mais souvent elle étend ses droits bien loin ; et quand vous revenez à vous, vous trouvez bien des sujets de repentir.

33. Il faut avoir des ressources et des pis aller : mesurez vos forces et votre courage ; et pour cela, dans les choses que vous craignez, mettez tout au pis. Attendez avec fermeté le malheur qui peut vous arriver : envisagez-le à face découverte : voyez-le dans toutes les circonstances les plus terribles, et ne vous en laissez pas accabler.

Un favori, parvenu au comble de la fortune, faisoit voir ses richesses à son ami ; en lui montrant une cassette, il lui disoit : " C'est là qu'est mon trésor." Son ami le pressa de le lui faire voir ; il lui permit d'ouvrir sa cassette ; elle ne renfermoit qu'un vieil habit tout déchiré ; l'ami en paroissant surpris, le favori lui dit : " Quand la fortune me renverra " à mon premier état, je suis tout prêt." Quelle ressource de mettre tout au pis, et de se sentir de la force pour s'y soutenir !

34. Quand vous désirerez quelque chose fortement, commencez par examiner la chose désirée : voyez les biens qu'elle vous

promet, et les maux qui la suivent : souvenez-vous du passage d'Horace : " La volupté marche devant, et vous cache sa suite." Vous cesserez de craindre, dès que vous cesserez de désirer. Croyez que le sage ne court pas après la félicité, mais qu'il se la donne ; il faut que ce soit votre ouvrage ; elle est entre vos mains. Songez qu'il faut peu de chose pour les besoins de la vie ; mais qu'il en faut infiniment pour satisfaire aux besoins de l'opinion : que vous aurez bien plutôt fait de mettre vos désirs au niveau de votre fortune, que votre fortune au niveau de vos désirs. Si les honneurs et les richesses pouvoient rassasier, il faudroit en amasser ; mais la soif augmente en les acquérant : celui qui désire le plus, est le plus pauvre.

35. Les jeunes personnes s'occupent de l'espérance ; M. de la Rochefoucault dit : " Qu'elle vous conduit jusqu'à la fin de la vie par un chemin agréable." Elle seroit bien courte, si l'espérance ne lui donnoit de l'étendue ; c'est un senti-

ment consolant, mais qui peut être dangereux, puisqu'il vous prépare souvent bien des mécomptes. Le moindre mal qui en arrive, c'est de laisser échapper ce qu'on possède, en attendant ce qu'on désire.

36. Notre amour-propre nous dérobe à nous-mêmes, et nous diminue tous nos défauts. Nous vivons avec eux comme avec les odeurs que nous portons, nous ne les sentons plus; elles n'incommodent que les autres : pour les voir dans leur vrai point de vue, il faut les voir dans autrui. Voyez vos imperfections avec les mêmes yeux que vous voyez celles des autres : ne vous relâchez point sur cette règle, elle vous accoutumera à l'équité. Examinez votre caractère, et mettez à profit vos défauts; il n'y en a point qui ne tienne à quelques vertus, et qui ne les favorise. La morale n'a pas pour objet de détruire la nature, mais de la perfectionner. Etes-vous glorieuse ? Servez-vous de ce sentiment-là, pour vous élever au-dessus des foiblesses de votre sexe, pour éviter les défauts qui humilient. Il y a,

à chaque dérèglement du cœur, une peine et une honte attachées, qui vous sollicitent à le quitter. Etes-vous timide ? Tournez cette foiblesse en prudence : qu'elle vous empêche de vous commettre. Etes-vous dissipatrice ? Aimez-vous à donner ? Il est aisé, de la prodigalité, d'en faire de la générosité. Donnez avec choix et à propos ; ne négligez pas les indigens ; prenez soin des pauvres ; prêtez dans le besoin ; mais donnez à ceux qui ne peuvent rendre ; par là, vous cédez à votre sentiment, et vous faites de bonnes actions : il n'y a pas une foiblesse, dont, si vous voulez, la vertu ne puisse faire quelque usage.

37. Dans les afflictions qui vous arrivent, et qui vous font sentir votre peu de mérite, loin de vous irriter, et d'opposer l'opinion que vous avez de vous-même, à l'injustice que vous prétendez qu'on vous fait, songez que les personnes qui vous la font, sont plus en état de juger de vous, que vous-même ; que vous devez plutôt le croire que l'amour-propre qui

n'est qu'un flatteur, et que, sur ce qui vous regarde, votre ennemi est plus près que vous de la vérité ; que vous ne devez avoir de mérite à vos yeux, que celui que vous avez aux yeux des autres. L'on a trop de penchant à se flatter, et les hommes sont trop près d'eux-mêmes, pour se juger.

38. Voilà des préceptes généraux pour combattre les vices de l'esprit ; mais votre première attention doit être à perfectionner votre cœur et ses sentimens : vous n'avez de vertu sûre et durable que par le cœur ; c'est lui proprement qui vous caractérise ; pour vous en rendre maîtresse, gardez cette méthode. Quand vous vous sentez agitée d'une passion vive et forte, demandez quelque temps à votre sentiment, et composez avec votre foiblesse ; si vous voulez, sans l'écouter un moment, tout sacrifier à votre raison, à vos devoirs, il est à craindre que la passion ne se révolte, et ne devienne la plus forte. Vous êtes sous sa loi : il faut la ménager avec adresse :

vous tirerez plus de secours que vous ne pensez d'une pareille conduite : vous trouverez des remèdes sûrs, même dans votre passion. Si c'est de la haine, vous connoîtrez que vous n'avez pas tant de raison de haïr, ni de vous venger. Si par malheur c'étoit le sentiment contraire dont vous fussiez occupée, il n'y a point de passion qui vous fournisse des secours plus sûrs contre elle-même.

39. Si votre cœur a le malheur d'être attaqué par l'amour, voici les remèdes pour en arrêter le progrès. Pensez que ses plaisirs ne sont ni solides, ni fidèles : ils vous quittent, et quand ils ne vous feroient que ce mal, c'en est assez. Dans les passions, l'âme se propose un objet : elle est plus intimement unie à lui par le désir, ou par la jouissance, qu'elle ne l'est à son être : elle attache à sa possession tous ses biens ; à sa perte, tous ses maux. Cependant ce bien de l'opinion, ce bien du choix de l'âme, n'est ni solide, ni durable ; il dépend des autres, il dépend de

vous ; et vous ne pouvez répondre ni des autres, ni de vous.

L'amour, dans les commencemens, ne vous présente que des fleurs, et vous cache le danger, il vous trompe ; il prend toujours quelque forme qui n'est pas la sienne ; le cœur, d'intelligence avec lui, sait vous cacher son penchant, de peur d'alarmer la raison et la pudeur. C'est un simple amusement ; c'est l'esprit qui nous touche : enfin, jusqu'à ce que l'amour se soit rendu le maître, il est presque toujours ignoré. Dès qu'il s'est fait sentir, fuyez, n'écoutez point les plaintes de votre cœur ; l'amour ne s'arrache point de l'âme avec des efforts ordinaires, il a trop d'intelligence avec notre cœur : dès qu'il vous a surpris, tout est pour lui contre vous, et rien ne peut vous servir contre l'amour. C'est la plus cruelle situation où une personne raisonnable puisse se trouver ; où rien ne vous soutient, où vous n'avez de spectateur que vous-même : il faut sans cesse ranimer son courage.

Songez

Songez qu'il vous en faudroit faire un bien plus triste usage, si vous vous relâchiez.

40. Faites réflexion aux funestes suites des passions, vous ne trouverez que trop d'exemples pour vous instruire ; mais souvent nous en sommes désabusées sans en être guéries. Supputez, s'il est possible, les maux que l'amour sait faire ; il surprend la raison ; il jette le trouble dans l'âme et dans les sens ; il enlève la fleur de l'innocence ; il étouffe la vertu, il ternit la réputation, la honte étant presque toujours à la suite de l'amour. Rien ne vous avilit tant, et ne vous met tant au-dessous de vous-même, que les passions ; elles vous dégradent ; il n'y a que la raison qui vous conserve votre place. Il est bien plus fâcheux d'avoir besoin de son courage, pour soutenir un malheur, que pour l'éviter : le plaisir de faire son devoir vous console ; mais ne vous applaudissez jamais, de peur d'être humiliée. Songez que vous portez votre ennemi avec vous

prenez une conduite qui vous réponde de vous à vous-même : fuyez les spectacles, les représentations passionnées ; il ne faut point voir ce qu'on ne veut point sentir : la musique, la poésie, tout cela est du train de la volupté. Faites des lectures solides qui fortifient la raison.

Ne soyez point en commerce avec votre imagination : elle vous peindra l'amour avec tous ses charmes : tout est séduction, illusion, quand il passe par elle : il y a bien à perdre, quand vous la quittez pour venir à la réalité. Saint Augustin nous a peint son état, quand il a voulu quitter l'amour et les plaisirs : il dit, que ce qu'il aimoit se présenteoit à lui sous une figure charmante ; il fait une peinture, de ce qui se passoit dans son cœur, si vive, qu'on ne sauroit la lire sans danger. Il faut passer légèrement sur les tableaux de la volupté : elle est à craindre dans les temps où l'on conspire contre elle ; quand on la pleure même, il faut s'en défier. La passion s'augmente par les retours qu'on fait sur soi, l'oubli est

la seule sûreté qu'on puisse prendre contre l'amour : il faut compter sérieusement avec vous-même, et vous dire : que veux-je faire du sentiment qui m'occupe ? tels et tels malheurs ne m'attendent-ils pas, si j'ai la foiblesse d'y céder ?

Tirez des forces et du secours de votre ennemi, de son propre caractère ; quand vous voudrez ne le point flatter, il vous en fournira. Ecartez tous les agrémens que vous lui donnez ; ne lui prêtez rien ; et ne lui faites grâce sur rien, et vous verrez qu'il lui en reste peu : après cela n'y pensez plus ; prenez une résolution ferme de le fuir : croyez que nous sommes aussi forts que nous voulons l'être. La dissipation, les amusemens simples sont nécessaires ; mais il faut éviter tous les plaisirs qui portent au cœur.

Ce ne sont pas toujours les fautes qui nous perdent ; c'est la manière de se conduire après les avoir faites. L'humble aveu de nos fautes désarme la haine, et émousse la colère. Les femmes, qui ont

eu le malheur de se dérober à leur devoir, de blesser la bienséance, de révolter la vertu et la pudeur, doivent ce respect à l'usage et à l'honnêteté violée de paroître avec un air humilié ; c'est une espèce de réparation que le public demande ; il se souvient de vos fautes, dès que vous les oubliez. Le repentir assure le changement : prévenez la malignité naturelle qui est dans tous les hommes : mettez-vous à la place que leur orgueil vous destine, ils vous veulent humiliée ; quand vous aurez fait leur ouvrage, ils n'auront rien à vous demander : la superbe après les fautes les rappelle, et les immortalise.

41. Passons, ma fille, aux devoirs de la société. J'ai cru qu'avant tout il falloit vous tirer de l'éducation ordinaire, et des préjugés de l'enfance : qu'il étoit nécessaire de fortifier votre raison, et de vous donner des principes certains pour vous servir d'appui : j'ai cru que la plupart des désordres de la vie venoient des fausses opinions : que les fausses opinions donnoient des sentimens déréglés, et que quand l'es-

prit n'est pas éclairé, le cœur est ouvert aux passions : qu'il faut avoir des vérités dans l'esprit qui nous préservent de l'erreur : qu'il faut avoir des sentimens dans le cœur, qui le forment aux passions. Quand vous connoîtrez la vérité et que vous aimerez la justice, toutes les vertus seront en sûreté.

42. Le premier devoir de la vie civile, est de songer aux autres ; ceux qui ne vivent que pour eux tombent dans le mépris et dans l'abandon. Quand vous voudrez trop exiger des autres, on vous refusera tout, amitié, sentimens, service : la vie civile est un commerce d'offices mutuels, le plus honnête y met davantage : en songeant au bonheur des autres, vous assurez le vôtre ; c'est habileté que de penser ainsi.

Rien de plus haïssable que les gens qui font sentir qu'ils ne vivent que pour eux. L'amour-propre outré fait les grands crimes ; quelques degrés au-dessous, il fait les vices ; mais pour peu qu'il en

reste, il affoiblit les vertus et les agrémens de la société.

- Il est impossible de se lier aux personnes qui ont un amour-propre dominant, et qui le font sentir ; cependant nous ne nous en dépouillerons jamais : tant que nous tiendrons à la vie, nous tiendrons à nous. Mais il y a un amour-propre habile, qui ne s'exerce point aux dépens des autres.

Nous croyons nous élever en abaissant nos semblables ; c'est ce qui nous rend médisans et envieux. La bonté rend bien plus que la malignité. Faire du bien quand on le peut ; en dire de tout le monde : ne juger jamais à la rigueur : ces actes de bonté et de générosité, souvent répétés, vous acquièrent enfin une grande et belle réputation. Tout le monde est intéressé à vous louer, à diminuer vos défauts, et à augmenter vos bonnes qualités. Il faut fonder votre réputation sur vos vertus, et non sur le démérite des autres : comptez que leurs bonnes qualités ne vous ôtent rien, et que vous ne

devez imputer qu'à vous la diminution de votre réputation.

43. Une des choses qui nous rend plus malheureuses, c'est que nous comptons trop sur les hommes ; c'est aussi la source de nos injustices : nous leur faisons des querelles, non sur ce qu'ils nous doivent, ni sur ce qu'ils nous ont promis ; mais sur ce que nous avons espéré d'eux : nous nous faisons un droit de nos espérances, qui nous fournissent bien des mécomptes.

Ne soyez point précipitée dans vos jugemens : n'écoutez point les calomnies ; résistez même aux premières apparences ; et ne vous pressez jamais de condamner. Songez qu'il y a des choses vraisemblables sans être vraies, comme il y en a de vraies qui ne sont pas vraisemblables.

Il faudroit, dans les jugemens particuliers, imiter l'équité des jugemens solennels. Jamais les juges ne décident sans avoir examiné, écouté, et confronté les témoins avec les intéressés ; mais nous, sans mission, nous nous rendons les arbitres

de la réputation : toute preuve suffit, toute autorité paroît bonne, quand il faut condamner. Conseillés par la malignité naturelle, nous croyons nous donner ce que nous ôtons aux autres : de là viennent les haines et les inimitiés ; car tout se sait.

Mettez donc de l'équité dans vos jugemens ; cette même justice que vous ferez aux autres, ils vous la rendront. Voulez-vous qu'en pense et qu'on dise du bien de vous ? ne dites jamais de mal de personne.

44. L'honnêteté, qui est une imitation de la charité, est aussi une des vertus de la société : elle vous met au-dessus des autres quand vous l'avez à un degré plus éminent ; mais elle ne se pratique et ne se soutient qu'aux dépens de l'amour-propre. L'honnêteté prend toujours sur vous, et tourne au profit des autres ; elle est un des grands liens de la société, et la seule qualité qui met de la sûreté et de la douceur dans le commerce.

■ Nous aimons naturellement à dominer ;

c'est un sentiment injuste : où sont nos droits, pour vouloir nous élever au-dessus des autres ? Il n'y a qu'une domination permise et légitime ; c'est celle que vous donne la vertu : ayez plus de bonté et de générosité que les autres : soyez en avance de services et de bienfaits ; c'est le moyen de vous élever. Le grand désintéressement vous rend aussi indépendant, et vous élève plus que la fortune même : rien ne nous abaisse tant que l'amour du bien.

Ce sont les qualités du cœur qui entrent dans le commerce ; l'esprit ne lie point aux autres, et vous voyez souvent des gens fort haïssables avec beaucoup d'esprit : ils vous donnent bonne opinion d'eux-mêmes, veulent dominer et abaisser les autres.

Quoique l'humilité n'ait été regardée que comme une vertu chrétienne, il faut pourtant convenir qu'elle est une vertu de la société, et si nécessaire, que sans elle vous êtes d'un commerce difficile. C'est l'idée que vous avez de vous-même, qui

vous fait soutenir vos droits avec tant de hauteur, et prendre sur ceux d'autrui.

Il ne faut jamais compter à la rigueur avec personne : l'exacte honnêteté ne demande point tout ce qui vous est dû. Avec vos amis, ne craignez point d'être en avance. Si vous voulez être une amie aimable, n'exigez rien avec trop de rigueur ; mais afin que les manières ne se démentent point, comme elles expriment les dispositions du dedans, faites souvent de sérieuses réflexions sur vos foiblesses, et vous montrez vous-même à découvert ; vous tirerez de cet examen des sentimens d'humilité pour vous, et d'indulgence pour les autres.

Soyez humble sans être hontense : la honte est un orgueil secret, et l'orgueil est une erreur sur ce que l'on vaut, et une injustice sur ce que l'on veut paroître aux autres.

45. La réputation est un bien très-désirable ; mais c'est foiblesse de la rechercher avec trop d'ardeur, et de ne rien faire que pour elle ; il faut se contenter de

la mériter. Il ne faut pas rejeter le sentiment de la gloire, c'est l'aide le plus sûr que nous ayons pour la vertu ; mais il est question de choisir la bonne gloire.

46. Accoutumez-vous à voir, sans étonnement et sans envie, ce qui est au-dessus de vous ; et sans mépris, ce qui est au-dessous. Que le faste ne vous impose pas ; il n'y a que les petites âmes qui se prosternent devant la grandeur ; l'admiration n'est due qu'à la vertu.

Pour vous accoutumer à estimer les hommes par leurs qualités propres, considérez l'état d'une personne comblée d'honneurs, de dignités et de richesses, à qui il semble que rien ne manque ; mais à qui tout manque effectivement, faute d'avoir les vrais biens : elle souffre autant que si sa pauvreté étoit réelle, puisqu'elle a le sentiment de la pauvreté. “ Rien n'est pire,” dit un ancien, “ que la pauvreté dans les richesses, parce que le mal tient à l'âme.” Celui qui se trouve dans cet état a tous les maux de l'opinion, sans jouir des biens de la for-

fortune; il est aveuglé par l'erreur, et déchiré par les passions; pendant qu'une personne raisonnable qui n'a rien, mais qui, à la place des faux biens, substitue de sages et de solides réflexions, jouit d'une tranquillité que rien n'égale. Le bonheur de l'un et le malheur de l'autre, ne viennent que de la manière différente de penser.

47. Si vous êtes sensible à la haine et à la vengeance, opposez-vous à ce sentiment; rien n'est si bas que de se venger. Si on vous a offensée, vous ne devez que du mépris; et c'est une dette aisée à payer. Si on ne vous a manqué qu'en choses légères, vous devez de l'indulgence; mais il y a des temps d'injustices à essuyer dans la vie; des temps où les amis pour qui vous avez le plus fait, s'acharnent à vous blâmer: après avoir tout mis en usage pour les désabuser, il ne faut point s'opiniâtrer à combattre contre eux. On doit courir après l'estime de ses amis; mais quand vous trouvez des gens qui ne

vous

vous voient qu'au travers de la prévention ; quand vous avez affaire à ces imaginations ardentes et allumées, qui n'ont d'esprit que pour soutenir leurs injustices, il faut se retirer et se calmer ; quelques choses que vous fissiez, vous n'obtiendriez que de l'improbation. C'est alors qu'il faut opposer, à leur injustice et à la honte de se dédire, le rempart de votre innocence et la certitude de n'avoir point failli. Songez que si, dans le temps que l'on vous élevoit, vous n'en valiez pas davantage, à présent que l'on vous abaisse, vous n'en valez pas moins : il faut, sans en être plus humiliée, avoir pitié d'eux, ne se point irriter, s'il est possible, et dire : " Ils ont de mauvais yeux. " Faites réflexion qu'avec de bonnes qualités on surmonte la haine et l'envie : que les espérances qu'on tire de la vertu vous soutiennent et vous consolent.

Ne songez à vous venger, qu'en mettant dans votre conduite plus de modération, que ceux qui vous attaquent n'ont de

malice. Il n'y a que les âmes élevées qui soient touchées de la gloire de pardonner.

Songez à vous estimer à bon titre, pour vous consoler de l'estime qu'on vous refuse. Vous ne pouvez vous permettre qu'une seule vengeance, c'est celle de faire du bien à ceux qui vous ont offensée ; c'est la vengeance la plus délicate, et la seule permise ; vous satisfaites à votre sentiment, et vous ne prenez point sur les vertus. César nous en donne l'exemple : son lieutenant Labiénus d'abandonna dans le temps qu'il avoit le plus besoin de lui, et passa dans le camp de Pompée ; il laissa dans celui de César de grandes richesses ; César les lui renvoya, et lui manda : " Voilà comme César se venge."

Il est de la prudence de profiter des fautes des autres, quand même elles nous blessent ; mais souvent ils commencent les torts, et nous les achevons ; nous usons mal des droits qu'ils nous donnent sur eux ; nous voulons tirer trop d'avantage de leurs fautes : c'est une injustice et

une violence qui met les spectateurs contre nous. Si nous souffrions avec modération, tout seroit pour nous, et les fautes de ceux qui nous attaquent, doubleroiént par notre patience.

Quand vous savez que vos amis vous manquent, dissimulez : dès que vous faites sentir que vous vous en apercevez, leur malignité augmente, et vous mettez leur haine en liberté. En dissimulant, vous flattez leur amour-propre : ils jouissent du plaisir de vous en imposer, ils se croient supérieurs, dès qu'ils ne sont point dé-mêlés : ils triomphent de votre erreur, et jouissent du plaisir de ne vous point perdre. En ne leur faisant point sentir que vous les connoissez, vous leur donnez le temps de se repentir et de revenir à eux ; il ne faut qu'un service rendu à propos, ou une autre manière d'envisager les choses, pour vous les rendre plus attachés.

48. Soyez inviolable dans vos paroles, mais pour leur acquérir une entière confiance, songez qu'il faut une extrême dé-

licatesse à les garder. Respectez la vérité; même dans les choses indifférentes : songez que rien n'est si méprisable que de la blesser. On a dit que le mensonge fait voir que l'on méprise les dieux, et qu'on craint les hommes ; que celui-là est semblable aux dieux qui dit la vérité, et qui fait du bien. Il faut aussi éviter les sermens ; la seule parole d'une honnête personne doit avoir toute l'autorité des sermens.

49. La politesse est une envie de plaire, la nature la donne, et l'éducation et le monde l'augmentent : la politesse est un supplément de la vertu ; on dit qu'elle est venue dans le monde, quand cette fille du ciel l'a abandonné. Dans les temps les plus grossiers, où la vertu régnoit davantage, on connoissoit moins la politesse ; elle est venue avec la volupté : elle est la fille du luxe et de la délicatesse ; on a douté si elle tenoit plus du vice que de la vertu. Sans oser décider, ni la définir, m'est-il permis de dire mon sentiment ? Je crois qu'elle est un des plus grands

liefs de la société, puisqu'elle contribue le plus à la paix ; elle est une préparation à la charité, une imitation même de l'humilité. La vraie politesse est modeste, et comme elle cherche à plaire, elle sait que les moyens pour y réussir sont de faire sentir qu'on ne se préfère point aux autres ; qu'on leur donne le premier rang dans notre estime.

L'orgueil nous sépare de la société ; notre amour-propre nous donne un rang à part qui nous est toujours disputé : l'estime de soi-même qui se fait trop sentir, est presque toujours punie par le mépris universel. La politesse est l'art de concilier avec agrément ce qu'on doit aux autres, et ce qu'on se doit à soi-même ; car ces devoirs ont leurs limites, lesquelles passées, c'est flatterie pour les autres, et orgueil pour vous : c'est la qualité la plus séduisante.

Les personnes les plus polies ont ordinairement de la douceur dans les mœurs, et des qualités liantes : c'est la ceinture

de Vénus; elle embellit et donne des grâces à tous ceux qui la portent: avec elle, vous ne pouvez manquer de plaire.

Il y a bien des degrés de politesse; vous en avez une plus fine à proportion de la délicatesse de l'esprit; elle entre dans toutes vos manières, dans vos discours, dans votre silence même.

L'exacte politesse défend qu'on étale avec hauteur son esprit et ses talens: il y a aussi de la dureté à se montrer heureux à la vue de certains malheurs. Il ne faut que du monde pour polir les manières; mais il faut beaucoup de délicatesse pour faire passer la politesse jusqu'à l'esprit. Avec une politesse fine et délicate, on vous passe bien des défauts, et on étend vos bonnes qualités. Ceux qui manquent de manières, ont plus besoin de qualités solides; et leur réputation se forme lentement. Enfin la politesse coûte peu, et rend beaucoup.

Le silence convient toujours à une jeune personne: il y a de la modestie et de la dignité à le garder; vous jugez les au-

tres, et vous ne hazardez rien : mais gardez-vous d'avoir un silence fier et insultant ; il faut qu'il soit l'effet de votre retenue, et non pas de votre orgueil. Mais comme on ne peut pas toujours se taire, il faut savoir, que la première règle pour bien parler, c'est de bien penser.

Quand vos idées seront nettes et dé-mêlées, vos discours seront clairs ; qu'ils soient remplis de pudeur et de bienséance. Respectez dans vos discours les préjugés et les coutumes : les expressions marquent les sentimens, et les sentimens sont les expressions des mœurs.

80. Il faut surtout éviter le caractère plaisant, c'est toujours un mauvais personnage, et rarement, en faisant rire, se fait-on estimer. Ayez attention aux autres bien plus qu'à vous ; songez plutôt à les faire valoir, qu'à briller. Il faut savoir bien écouter, et ne montrer, ni dans ses yeux, ni dans ses manières, un air distrait. Conte peu : narrez d'une manière fine et serrée : que ce que vous direz soit neuf, ou que le tour en soit nouveau.

Le monde est rempli de gens qui portent des sons à l'oreille, sans rien dire à l'esprit. Il faut, quand on parle, plaire, ou instruire : quand vous demandez de l'attention, il faut la payer par l'agrément. Un discours médiocre ne sauroit être trop court.

Approuvez, mais admirez rarement ; l'admiration est le partage des sots. Eloignez de vos discours l'art et la finesse : la principale prudence consiste à parler peu, et à se défier plus de soi-même que des autres. Une conduite droite, la réputation de probité, attire plus de confiance et d'estime, et à la longue plus d'avantages de la fortune, que les voies détournées. Rien ne vous rend digne des plus grandes choses, et ne vous met au-dessus des autres, que l'exaete probité.

51. Accoutumez-vous à avoir de la bonté et de l'humanité pour vos domestiques. Un ancien dit, " qu'il faut les " regarder comme des amis malheureux." Songez que vous ne devez qu'au hasard l'extrême différence qu'il y a de vous à

eux : ne leur faites point sentir leur état ; n'appesantissez point leur peine : rien n'est si bas, que d'être haut, à qui vous est soumis.

N'usez point de termes durs : il en est d'une espèce qui doivent être ignorés d'une personne polie et délicate. Le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir. Sommes-nous en droit de vouloir nos domestiques sans défauts, nous qui leur en montrons tous les jours ? Il faut en souffrir. Quand vous vous faites voir pleine d'humeur et de colère (car souvent on se démasque devant son domestique), quel spectacle n'offrez-vous point à leurs yeux ? Ne vous ôtez-vous pas le droit de les reprendre ? Il ne faut pas avoir avec eux une familiarité basse, mais vous leur devez du secours, des conseils et des bienfaits, proportionnés à votre état et à leur besoin.

Il faut se conserver de l'autorité dans son domestique, mais une autorité douce. Il ne faut pas aussi toujours menacer sans châtier, de peur de rendre les menaces

méprisables ; mais il ne faut appeler l'autorité, que quand la persuasion manque, Songez que l'humanité et le christianisme égalent tout. L'impatience et l'ardeur de la jeunesse, jointes à la fausse idée qu'on vous donne de vous-même, vous font regarder les domestiques comme des gens d'une autre nature que la vôtre : que ces sentimens sont contraires à la modestie que vous vous devez, et à l'humanité que vous devez aux autres !

N'ayez point de goût pour la flatterie des domestiques ; et pour empêcher l'impression que les discours flatteurs, et souvent répétés, peuvent faire sur vous, songez que ce sont des gens payés pour servir vos foiblesses et votre orgueil.

Si par malheur, ma fille, vous ne suivez pas mes conseils, s'ils sont perdus pour vous, ils seront utiles pour moi ; par ces préceptes, je me forme de nouvelles obligations. Ces réflexions me sont de nouveaux engagements pour travailler à la vertu. Je fortifie ma raison, même contre moi, et me mets dans la nécessité de

lui obéir, ou je me charge de la honte d'avoir su la connoître, et de lui avoir été infidèle.

Rien de plus humiliant, ma fille, que d'écrire sur des matières qui me rappellent toutes mes fautes ; en vous les montrant, je me dépouille du droit de vous reprendre : je vous donne des armes contre moi, et je vous permets d'en user, si vous voyez que j'aie les vices opposés aux vertus que je vous recommande ; car les conseils sont sans autorité, dès qu'ils ne sont pas soutenus par l'exemple.

lui offrir, en je me charge de la rendre
savoir en la connaissance, et de lui avoir
les intérêts.

Plus de plus bannissant, ma fille, que
d'écouter sur des matières qui me rappellent
toutes mes larmes ; en vous les montrant,
je me dévoue au droit de votre respect.
dit : je vous donne des soins contre moi,
et je vous permet de les avoir, si vous
voulez que j'en sois opposé aux vôtres
que je vous recommande ; car les com-
muns sont sans autorité, des droits ne sont
pas reconnus, par exemple.

TABLE

DES

MATIÈRES.

N ^o .	PAGE
1. L'EDUCATION des filles négligée - - -	1
2. La religion doit être le principe de nos sentimens. Sort des femmes qui ont nourri leur esprit des maximes du siècle - -	3
3. Les plaisirs sont trompeurs - -	5
4. La vraie félicité est dans la paix de l'âme - -	6

- | | | |
|---|-----------|----|
| 5. Porter l'honneur jusqu'au scrupule | - - - - - | 7 |
| 6. Deux tribunaux inévitables ; la conscience et le monde | - - - | 8 |
| 7. Le sentiment de la honte peut être très-avantageux | - - - | 9 |
| 8. De grandes vertus font pardonner bien des défauts. Agrippine | - | 10 |
| 9. Quelles doivent être les vertus des femmes | - - - | 11 |
| 10. Ces vertus sont difficiles | - - - | 11 |
| 11. Le chagrin suit toujours la perte de l'innocence | - - - | 12 |
| 12. Anne de Bretagne faisoit trop valoir sa pudeur | - - - | 13 |
| 13. Pourquoi cette vertu n'a pas de demeure fixe | - - - | 13 |
| 14. La modestie est la première vertu des femmes | - - - | 14 |
| 15. La beauté a de grands avantages | - - - | 15 |
| 16. Ils sont de courte durée | - - - | 16 |
| 17. Les règles pour plaire. Bien des sortes de mérite | - - - | 16 |

N ^o .	PAGE
18. Connoître le cœur humain. Ne pas se fixer aux seuls agrémens	17
19. Délicatesse excessive pour la parure, rejetée par le bon goût	- 18
20. L'ennui est le moindre des maux. Danger des plaisirs vifs	- - 19
21. Fréquenter peu les spectacles. Ménager ses goûts	- - - 20
22. Les plaisirs vifs préparent l'ennui et le dégoût. Avantages de la tempérance	- - - 21
23. La faste prépare la ruine. Etre économe sans avarice	- - - 23
24. La fortune aime les jeunes gens	24
25. Etre content de son état. Deux sortes de fous dans le monde. Bon et mauvais usage de l'espérance	- - - - 26
26. Faire un bon usage du temps	- 28
27. Exercer la mémoire. La curiosité est une connoissance commencée. Quelles études conviennent aux femmes. Danger des romans	- - - - 29

N ^o .	PAGE
28. <i>Sciences extraordinaires, dangereuses pour les femmes. Se garder du goût du bel esprit</i>	32
29. <i>La docilité convient aux jeunes personnes</i>	34
30. <i>Exercer son esprit</i>	35
31. <i>Régler son imagination. Se donner une véritable idée des choses</i>	36
32. <i>Aimer la solitude. Règles à suivre pour vivre tranquille</i>	38
33. <i>Avoir des pis aller</i>	42
34. <i>Les besoins de la vie sont peu de chose, ceux de l'opinion sont infinis</i>	42
35. <i>Usage de l'espérance</i>	43
36. <i>La morale ne détruit pas la nature, mais elle la perfectionne</i>	44
37. <i>Examiner les jugemens que l'on fait de nous</i>	45
38. <i>La réflexion amortit les passions</i>	46
39. <i>Moyens de combattre l'amour</i>	47
40. <i>L'aveu de ses fautes désarme la haine</i>	49
41. <i>Connoltre la vérité, aimer la justice</i>	52

N ^o .	PAGE
42. <i>Le premier devoir de la vie civile est de songer aux autres</i>	- - 53
43. <i>Eviter la précipitation dans les juge- mens</i>	- - - - 55
44. <i>L'bonnéteté est une des vertus de la société. Amour de la domination. Humilité</i>	- - - - 56
45. <i>C'est foiblesse de chercher la répu- tation avec trop d'ardeur</i>	- - 58
46. <i>Que le faste ne vous en impose pas. Pauvreté dans les richesses</i>	- - 59
47. <i>Rien de si bas que la vengeance</i>	- 60
48. <i>Soyez inviolable dans vos paroles</i>	- 63
49. <i>La vraie politesse. Le silence qui convient</i>	- - - - 64
50. <i>Eviter le caractère plaisant</i>	- - 67
51. <i>Comment traiter les domestiques</i>	- 68

F I N.

1702

- 1. Le premier volume de cet ouvrage
- 2. Le second volume de cet ouvrage
- 3. Le troisième volume de cet ouvrage
- 4. Le quatrième volume de cet ouvrage
- 5. Le cinquième volume de cet ouvrage
- 6. Le sixième volume de cet ouvrage
- 7. Le septième volume de cet ouvrage
- 8. Le huitième volume de cet ouvrage
- 9. Le neuvième volume de cet ouvrage
- 10. Le dixième volume de cet ouvrage
- 11. Le onzième volume de cet ouvrage
- 12. Le douzième volume de cet ouvrage
- 13. Le treizième volume de cet ouvrage
- 14. Le quatorzième volume de cet ouvrage
- 15. Le quinzième volume de cet ouvrage
- 16. Le seizième volume de cet ouvrage
- 17. Le dix-septième volume de cet ouvrage
- 18. Le dix-huitième volume de cet ouvrage
- 19. Le dix-neuvième volume de cet ouvrage
- 20. Le vingtième volume de cet ouvrage

Sous Presse.

*Bibliothèque Portative des Ecrivains
Français, ou Choix des Meilleurs Mor-
ceaux Extraits de leurs Ouvrages, en
Prose et en Vers.*

Par M. MOYSANT,

*Professeur Emérite de Rhétorique, An-
cien Bibliothécaire de l'Université de
Caen, Ancien Secrétaire Perpétuel de
l'Académie des Belles-Lettres de la
même Ville, et Membre de plusieurs
autres Sociétés Littéraires.*

Cet ouvrage sera en deux volumes in-
8vo. de huit cents pages chacun ;

Le premier renfermera les pièces en
prose.

Le second comprendra les ouvrages en
vers.

Le prix de la souscription est d'une
guinée pour les deux volumes, payables à
la livraison.

N. B. Les personnes qui prennent part au succès de cet ouvrage apprendront avec plaisir qu'un des plus grands poètes que la France ait produits, veut bien concourir avec nous à sa perfection. M. l'Abbé DELILLE, de l'Académie Française, traducteur de Virgile, et auteur du poëme des Jardins, etc. avoit aussi formé le plan d'un recueil de poésie. Non seulement il nous en fait le sacrifice, mais il veut bien prendre part à notre travail. Il sera consulté sur le choix des pièces, et on peut s'assurer que son avis sera préféré.

Nous ajouterons à la fin de chaque volume la notice de la vie des écrivains dont nous aurons donné des extraits.

On souscrit chez

A. DULAU & CO., SOHO-SQUARE,

À LONDRES.

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS, GREVILLE-STREET,

HATTON-GARDEN.

